

Le messianisme de George W. Bush

par Albert LONGCHAMP, Genève

Les Etats-Unis et son président ont été appelés par Dieu à remplir une mission... par les armes. Telle est la conviction qu'affiche sans retenue George Bush. Il se veut prophétique, mais il fait preuve d'incapacité d'anticipation politique et frôle l'idolâtrie religieuse.

«**L**e patriotisme et la religion sont les eaux d'une seule rivière.» Parole prophétique puisqu'elle est due à un chef catholique irlandais, Daniel O'Connell, qui a vécu de 1775 à 1847. La même parole anime le comportement de certaines Eglises protestantes américaines, en particulier baptistes et presbytériennes, lesquelles, selon Joseph Yacoub, «ont joué un rôle actif dans l'expansion impériale américaine à partir de 1860 en voulant prêcher la *bonne parole*». ¹ Les religions servent de référence à l'identification des nations, et parfois à des régions toutes entières. Il en est ainsi du «monde arabe» comme de la «civilisation américaine». Le patriotisme et la religion vont boire à la même source.

George W. Bush en est une illustration flagrante, presque caricaturale. Les événements du 11 septembre 2002 ont ouvert un «grand destin» au néophyte de l'Eglise méthodiste, qui l'a arraché, depuis 1986, à l'empire de l'alcool. De ces deux événements, l'un personnel, l'autre géostratégique, date la vocation «messianique» du président américain.

Les références de George W. Bush à la «main divine» sont impressionnantes. Le président ouvre désormais les séances de son cabinet par la prière, non sans oublier d'y convoquer les caméras. Outre certains

idéaux politiques, Bush et son compère Tony Blair ont en commun, paraît-il, d'avoir un exemplaire de la Bible dans leur chambre à coucher. Blair, plus pragmatique, n'aime pas étaler sa foi en public et truffe ses discours plutôt de références humanistes. Bush, lui, ne fait pas de mystère. Evoquant le 11 septembre, il avouait : «Nombreux sont ceux qui ont redécouvert que, même dans la tragédie, Dieu est près de nous. En un instant, nous avons réalisé (...) que nous avons été élus pour un rôle unique dans les événements humains.» Le président assimile son rôle à celui des Etats-Unis. Du coup, la nation elle-même accède au rang de peuple «élu» pour un «rôle unique».

Cécité du fanatisme

George W. Bush et les Etats-Unis incarnent en quelque sorte la définition du messianisme et ces hommes «choisis» par Dieu ont bien entendu leurs «alliés» dans la lutte contre l'«axe du mal», en l'occurrence l'Irak et le terrorisme. La coalition américaine avec le Royaume-Uni et l'Espagne n'est pas loin de ressembler, sous le regard du Très-Haut, à une «sainte alliance». Le messianisme de Bush conduit ainsi de l'Ancien Testament à une réminiscence des Croisades.

L'abondance des allusions du président à Dieu implique trois conséquences graves. Tout d'abord, elle instrumentalise la religion, la mobilisant pour des tâches qui devraient lui rester étrangères. Ensuite, elle défigure le message religieux chrétien dont, sur le fond, George W. Bush est fort éloigné. La plupart des Eglises américaines, à commencer par la sienne, l'Eglise méthodiste unie, ont condamné l'invasion de l'Irak. Il n'en a cure. Enfin, troisième implication, «la prédication» belliqueuse de l'ancien gouverneur du Texas risque d'entraîner le fameux *choc des civilisations* cher à Samuel P. Huntington,² un mot pudique pour cacher une guerre de religions entre chrétiens et musulmans.

A cet égard, l'après-Saddam pourrait effectivement être encore plus dangereux que l'avant-guerre. La destruction de Bagdad ne prouve pas les liens de l'Irak avec l'organisation islamiste Al Quaida, présumée coupable de l'attaque du 11 septembre. Derrière les combats pour abattre Saddam Hussein, guerre de haute technologie liée à la brutalité la plus basse, apparaît un étrange aveuglement, relevé en particulier dans le livre d'Eric Laurent paru en janvier 2003, avant l'ouverture du conflit armé, sur *La guerre des Bush*. L'auteur souligne que depuis l'été 2002, «tous les membres de l'administration Bush étaient persuadés de la défaite inéluctable de Saddam Hussein. Mais personne, ajoute-t-il, ne semble avoir envisagé qu'une défaite du dictateur irakien pourrait, à terme, constituer une nouvelle victoire pour Ousama Bin Laden et les réseaux d'Al Quaida par l'onde de choc qu'elle provoquerait au sein des opinions arabes.»³

Pour comprendre une telle cécité, il faut revenir aux affirmations réitérées du président et les situer dans leur cadre historique. Alors qu'approchait la guerre, George W. Bush avait clamé dans son discours sur *l'Etat de l'Union* : «La liberté que nous chérissons n'est pas un don de l'Amérique au

monde, c'est un don de Dieu à l'humanité.» Sous les bombes, les Irakiens ont pu apprécier les dons de Dieu ! Quant à Bush, une semaine après le discours cité, il martelait encore : «Les événements ne sont pas dictés par des changements aveugles et par la chance. Derrière toute vie et toute l'Histoire, il y a un dévouement et un but, dictés par la main d'un Dieu juste et fidèle.»

Dans ces conditions, on comprend pourquoi une intervention du pape, résolument

Qu'est-ce que la «religion civile» américaine ?

Le journaliste romand Serge Carrel a demandé à Sébastien Fath d'esquisser les traits fondamentaux de la «religion civile» au Etats-Unis. Le sociologue en retient cinq :

- *La culture wasp* (pour White Anglo-Saxon and Protestant). La «religion civile» américaine reprend l'héritage des Pères pèlerins qui, au XVII^e siècle, ont fuit l'Europe alors qu'ils étaient persécutés et ont construit l'idéal américain.

- *L'individualisme*. Aux Etats-Unis, l'individu est une valeur suprême. On ne peut ni sauver une société ni sauver une situation si on ne commence pas par sauver l'individu.

- *L'accent mis sur la foi et la prière*. Peu importe le contenu de la foi ; l'important, c'est de croire et de prier.

- *L'universalisme providentiel ou messianisme*. La certitude que l'Amérique est le nouvel Israël, le nouveau peuple élu. L'idée remonte à un fameux discours de John Winthrop en 1630, où il comparait l'Amérique à une cité sur la colline, appelée à éclairer le monde au travers de ses propres valeurs.

- *L'optimisme*, que résume le slogan *Just do it* («Vas-y, fais-le !»). L'Amérique ne peut pas camper sur un échec. Elle doit forcément triompher. Elle doit forcément vaincre. D'une certaine manière, ce souci de revanche s'est cristallisé sur Saddam Hussein.

Texte complet : Protestinfo, Agence de presse protestante, Lausanne (<http://www.protestinfo.ch>).

hostile à cette guerre, ne pouvait qu'être vouée à l'échec. La visite du cardinal Roger Etchegaray à Bagdad, où il a été reçu par Saddam Hussein le 15 février, et l'envoi du cardinal Pio Laghi à la Maison-Blanche, où il a été fraîchement accueilli par George W. Bush le 5 mars, n'ont rencontré aucun écho dans l'attitude des deux dirigeants. Cette guerre est arrivée avec son poids de fatalité. Laquelle, ajoutée au fanatisme des deux camps, a interdit tout retour en arrière. Quand un conseiller fort écouté de la Maison-Blanche affirme être «une colombe armée par les soins du Ciel...»,⁴ qui peut songer encore, pour résoudre le conflit, à une inspection de l'ONU ou à faire venir autour d'une table de négociations des personnages tout à fait infréquentables !

La position, dans cette guerre, de l'Eglise catholique a été parfaitement claire et toute aussi vaine. En affirmant à Rome, en février dernier et devant 174 ambassadeurs accrédités auprès du Vatican, qu'«une guerre d'agression serait un crime contre la paix», Mgr Jean-Louis Tauran savait qu'il n'avait aucune chance d'être entendu. Pour les Etats-Unis, la bataille de Bagdad devait être et restera dans l'histoire une «guerre de libération».

Les manifestations de rue, les déclarations des Eglises américaines hostiles à la guerre, les avertissements du Conseil œcuménique des Eglises (COE) n'ont pas eu davantage de succès. Bush

a fait parler les canons parce que Dieu lui «dictait» son devoir, et il ne pouvait qu'être sourd aux propos du secrétaire général du COE Konrad Raiser lorsque ce dernier a tenté, le 24 mars 2003, de lui rappeler que «face à la mort et à la destruction, nous, disciples de Jésus-Christ, nous nous souvenons qu'il a dit : "Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance." Quand la violence



Un messianisme «idolâtrique».

se déchaîne, la crainte pour la vie et pour la paix s'accroît.»

Pourquoi donc Bush a-t-il choisi les armes, si contraires à l'esprit de l'Évangile. Comment concilier un messianisme chrétien avec la totale ignorance des exigences évangéliques ? La réponse est dans la notion de «religion civile» mise en évidence dans le contexte de la guerre en Irak, mais détectée bien avant le conflit par les observateurs du paysage religieux américain. Parmi eux, le sociologue français Sébastien Fath, spécialiste du protestantisme évangélique (voir encadré p. 19).

Messianisme laïc

George W. Bush et ses condisciples parlent beaucoup de Dieu, et très rarement du Christ. Tout se passe comme si Dieu rassurait la politique bushienne, tandis que son Messie, en revanche, la perturbait dangereusement ! Sébastien Fath montre, en s'inspirant notamment de films fétiches, dont *La Guerre des mondes* (1953) et *Independance Day* (1996), comment la divine Providence intervient dans le mythe américain. A la fin de la *Guerre des mondes*, Dieu envoie une bactérie décimer les envahisseurs extra-terrestres. Grâce à la prière, la population est sauvée. Dans *Independance Day*, c'est la technologie américaine hyper-sophistiquée qui apporte le salut. Dieu et la technologie US, même combat et, forcément, même victoire sur le mal !

Le messianisme de Bush glisse vers un messianisme laïc, voire idolâtrique. Selon Sébastien Fath, l'Église méthodiste unie, dont est membre également le vice-président Dick Cheney, affirme elle-même «qu'identifier l'Amérique à une sorte de sauveur de l'humanité, c'est idolâtre». Cette accusation, naturellement, laisse de marbre la Maison-Blanche, réfractaire à toute critique en vertu de sa mission divine, et surtout lorsqu'on lui précise que sa «religion», civile ou non, n'est

qu'un «messianisme dollarisé».⁵ Cela n'a pas empêché George W. Bush de lancer un appel «au jeûne et à la prière», appel qualifié sévèrement de «blasphème» par Konrad Raiser. En pure perte.

Jusqu'où mènera l'arrogance du président américain, fort de sa victoire sur Saddam Hussein ? Sans doute vers un abîme de nouvelles souffrances chez des populations lourdement pénalisées par la stratégie prédatrice des États-Unis et vers une menace terroriste plus active que jamais. La paix est infiniment plus difficile à gagner que la guerre. Mais cette simple leçon, le «messie» l'ignore.

A. L.

¹ *Au nom de Dieu ! Les guerres de religions d'aujourd'hui et de demain*, Jean-Claude Lattès, Paris 2002, p. 286.

² **Samuel P. Huntington**, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris 2001, 402 p. L'édition américaine de cet ouvrage date de 1996. Elle est parue sous le titre : *The Clash of the Civilizations and the Remaking of World Order*. La seconde partie du titre a disparu dans la traduction française. A tort. Les États-Unis procèdent effectivement à la mise en place d'un ordre mondial, sous leur contrôle et autant que possible à l'abri des ingérences... de l'ONU !

³ *La guerre des Bush*, 2003, p. 151. Tristement lucide, l'auteur avait prévu, à la dernière page de son essai, que la guerre d'Irak se déroulerait avec «face à Washington, un monde cantonné au rôle de simple figurant» (p. 244).

⁴ Il s'agit de Richard Land, 56 ans, président de la Commission d'éthique de la Convention des baptistes du Sud. Il admire profondément George W. Bush et est comme lui originaire du Texas. Voir *La Vie*, 13 mars 2003, p. 46.

⁵ Expression de Charles-André Udry, dans *A l'Encontre*, Revue politique mensuelle, article publié le 3 décembre 2002, consulté sur www.alencontre.org.